

Vivre et créer en Guadeloupe

PAR CARLA BECCARIA

En 2009, les crises touchant les économies insulaires entraînent une longue grève générale, paralysant la Guadeloupe. Dans le même temps, la création d'événements artistiques vient ébaucher une réponse au sentiment partagé de ne pas être pleinement inclus par la métropole. Créé par l'association Frère Independent, Pool Art Fair, qui fête en 2019 ses dix ans, en fait partie, affirmant la singularité culturelle du paysage artistique en Guadeloupe, en sympathie avec la pensée d'Édouard Glissant, pour qui « la créolisation est une façon de se transformer de façon continue sans se perdre ».

Dix ans après leur coup d'essai, les organisateurs de Pool Art Fair ont choisi le Canada comme pays invité, après Haïti en 2017 et la France l'année dernière. Bénédicte Ramade, directrice artistique de cette édition, a bien vu certains liens qui unissent les insulaires et les autochtones au Canada, conviant galeristes et artistes venus du Nord à en discuter le temps de la foire. Emmené par la galerie montréalaise Pierre-François Ouellette Art Contemporain, le vaste projet de tableau vidéo mené par Adad Hannah lors d'une résidence à Saint-Louis du Sénégal en 2016 y a donc trouvé un fort écho. Inspiré par le récit du naufrage de la *Méduse* au large de Saint-Louis en 1816 et son immortalisation quasi immédiate par la grande peinture de Géricault, Hannah en projette le dramaturgie puissante dans l'espace vidéo, entre tableau vivant et réappropriation de l'histoire coloniale. Rejoué par des étudiants d'une petite communauté de Colombie britannique – et donc blancs pour la plupart – dans une première version en 2009, *The Raft of the Medusa (Saint-Louis)* l'a vu s'entourer des villageois de N'Guar pour construire sur place l'ensemble du décor et rejouer le désastre des colons d'alors. Résonnant également dans le contexte guadeloupéen, une conférence examinait le cas de Kent Monkman, artiste contemporain d'ascendance crie – et donc membre de cette nation première du nord du Manitoba – et irlandaise revisitant l'histoire du Canada dans sa peinture pop et ironique, jusqu'à se créer un

alter ego *queer* et loufoque, Miss Chief Eagle Testickle. Manière d'introduire par l'exemple aux questionnements sur la place des artistes autochtones, la reconquête en cours de leur histoire et le processus de reconstruction identitaire – à la fois critique et réconciliatrice – qui transparaissent chez un certain nombre d'artistes nés aux Antilles.

Après avoir repris d'une écriture rageuse les discours du 11-Septembre de Ben Laden et Bush côte à côte comme une fresque murale, Thierry Alet mêle dans ses aquarelles acides animaux et chimères, hybridations caraïbes et figurations personnelles sur les mythes qui traversent le monde. Fondateur de la foire, il est ainsi activement engagé dans Art Ruche, un espace d'exposition dédié à l'art contemporain à Pointe-à-Pitre. Avec sa série de dessins *Lespwineg*, Jérôme Sainte-Luce s'inscrit pour part dans cette figuration où la flore et la faune insulaires rejoignent l'humain, en exhumant la culture amérindienne, élément fédérateur de l'histoire et du patrimoine caribéen. Habdaphai, artiste martiniquais, expose pour sa part des installations composées de modules de barbies grimées, se réappropriant ces ambassadrices de toutes les cultures, et de *jeans* délavés et taillés. Sur une île où les termes « black », « nègre », « mulâtre » ou même « chabin » sonnent comme un écho pas si lointain, ses œuvres, intitulées *La Peau sauvée* pour reprendre l'expression créole désignant la promotion sociale par le métissage, abordent le phénomène

de blanchiment de la peau, tandis qu'autrefois cette décoloration était le signe tangible des classes ouvrières travaillant dans l'industrie du *jeans*. Avec quelque 50 artistes, Pool Art Fair cultive cette esthétique du divers, où des œuvres embrassant culture enfouie et ouverture au monde côtoient des démarches plus sociétales. Sélectionné en 2018 par la Cité Internationale des Arts à Paris, le jeune photographe Cédrick Isham s'est donc attelé à photographier les Guadeloupéens résidant en métropole. Examinant l'impact historique et culturel d'initiatives telles que le Bumidom – organisme créé en 1963 pour faire venir les Domiens dans l'Hexagone –, sa série sur les combats de coqs, répandus dans l'arc caraïbe entier, comme celle sur les bonheurs simples de jeux de plage à Good Hope, petit village de Dominique, disent également une certaine réalité sociale antillaise.

Si en dépit de la qualité de leurs productions, ces artistes ne bénéficient que de peu de reconnaissance en dehors de leur île, l'inauguration en 2015 du Mémorial ACTe constitue un pas en avant. Et pourrait aussi contribuer à pallier l'enclave-

Adad Hannah.
The Raft of the Medusa (Saint-Louis) Video 2.
2016, vidéo HD, 7 min 58.
Production en coopération avec de la communauté de Saint-Louis, Sénégal.

Cédrick Isham.
Série *Bodlanmè*.
2015, tirage contrecollé sur aluminium, 60 x 80 cm.
Courtesy de l'artiste.





ment insulaire, à l'instar de la Fondation Clément en Martinique, où Thierry Alet a d'ailleurs pu exposer en 2009, avant d'être en 2013 le premier à installer une sculpture dans son parc – *Blood*, un vaste lettrage rougeoyant scandant le douloureux héritage du sang versé. Construit sur le site de l'ancienne usine sucrière guadeloupéenne de Daroussier, le Centre caribéen d'expressions et de mémoire de la traite et de l'esclavage se présente tel un large socle noir renfermant l'exposition permanente surmonté d'un lacs en aluminium. Interactif, le parcours retrace

l'histoire de l'esclavage de l'Antiquité à nos jours sur les 37 îles regroupées en 6 archipels, tandis qu'une exposition temporaire rappelle aux mémoires comment les sociétés Taïnos précolombiennes ont développé une multiplicité de traits culturels en se disséminant dans l'archipel antillais. De multiples œuvres contemporaines scandent ce parcours, du graffeur ShuckOne, originaire de l'île, aux dessins du *Code noir* vus par la Béninoise Pélégie Gbaguidi en passant par la peinture inquiète en rouge et noir de l'Haïtien Mario Benjamin et l'*Arbre de l'oubli* du

Camerounais Pascale Marthine Tayou. Signe des temps, le Mémorial ACTe sera la prochaine étape de l'exposition *Le Modèle noir*, de Géricault à Matisse, actuellement au musée d'Orsay. ■

Thierry Alet.
Méchant Tortue, série *Les Animaux*.
2018, encre et aquarelle sur papier, 40 x 30 cm.
Courtesy de l'artiste.

Pascale Marthine Tayou.
L'Arbre de l'oubli.
2014, installation, technique mixte, 6 x 6 m.
Fonds Memorial ACTe, coll. Région Guadeloupe.



« La scène guadeloupéenne se développe en dehors des codes de l'art contemporain »

ENTRETIEN AVEC BÉNÉDICTE RAMADE

CARLA BECCARIA Si vous avez participé à la direction artistique de Pool Art Fair, où la plupart des artistes sont guadeloupéens, vous êtes installée au Canada et vous avez travaillé sur l'art autochtone canadien. Certains questionnements vous paraissent-ils communs à ces deux scènes – la dimension mémorielle ou identitaire, par exemple ?

BÉNÉDICTE RAMADE Oui, des interrogations sont communes, liées à l'incidence de la colonisation sur le déplacement des

populations, le déracinement, la spoliation des terres. Le Canada traverse actuellement une phase de reconnaissance politique des exactions commises envers les Premières nations. Cette réconciliation doit passer par la justice, la restitution culturelle, et bien sûr une même connaissance de l'histoire de ces cultures et nations autochtones. Surtout, elles doivent pouvoir parler pour elles-mêmes, parler à leur place n'est plus concevable. En tant que Canadienne de

culture et d'origine européennes, il est important de se mettre en retrait durant cette phase pour permettre une phase de prise de parole puissante. Ensuite, le temps sera à la collaboration. Sans cela, la colère ne favorisera que le repli, un danger auquel fait aussi face la Guadeloupe, il me semble. Si la problématique identitaire n'est pas exactement la même en Guadeloupe, elle présente des points de contact. La méconnaissance de l'histoire de ce territoire et ses habitant.e.s dans



Jérôme Saint-Luce.
Lespwineg,
2019, encre et aquarelle sur papier, 29 x 21 cm.
Courtesy de l'artiste.



Nelson Gomes Teixeira.
Le Leurre.
2019, technique mixte, 119 x 79 cm.
Courtesy de l'artiste.

l'Hexagone est problématique, mais elle n'est pas le seul facteur, il faut aussi envisager des alliances et des dialogues, favoriser les échanges. Le sentiment de rupture est très profond et me rappelle un certain Québec indépendantiste, quelques décennies auparavant.

Le rapport au centre l'est également ?

L'insularité est un des points de rencontre entre le Québec, îlot francophone dans l'Amérique du Nord anglophone et les Antilles françaises. Cela crée à la fois un phénomène de revendication culturelle très fort et une frustration qui peut devenir un véritable frein. J'ai ressenti cela en faisant connaissance avec la culture guadeloupéenne.

Parmi les œuvres de la foire, certaines vous semblent-elles exprimer le relatif « enclavement » de la Guadeloupe ?

Il est évident que la scène guadeloupéenne se développe en dehors des codes de l'art contemporain, elle est très autonome et se fiche royalement des codes. Ce qui est plutôt salubre à un moment de décloisonnement des scènes, et d'ouverture sur d'autres approches, notamment celles des Suds ou du continent africain. L'autodidaxie est particulièrement bien assumée ici, ce qui m'a beaucoup interrogé.

Comment percevez-vous cette insularité au niveau culturel ?

Le réflexe hexagonal devient une contrainte,

je crois que la scène de la Guadeloupe aurait tout à gagner en développant des alliances avec le Québec justement, la francophonie nous unit. Une alliance caraïbe est aussi souhaitable, mais les disparités économiques prennent le dessus et rendent parfois impossibles les collaborations, qui finissent par être unilatérales.

Quelles formes prend le marché dans ces conditions ?

Il existe, plus spontané, moins cadré. Il est difficile d'envisager de transporter ici le modèle continental avec ses pourcentages et ses stratégies. Cela n'aurait pas de sens. L'effervescence de la Pool Art Fair montre qu'un modèle économique est à inventer. ■